lien fait la même chose [1]. L'Église n'est ébranlée ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chute de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouilloient d'une terrible manière.
235 Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avoit tué, se rendit le maître, quoique de race gothique. Le sénat lui opposa quatre empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans. Parmi
236, 237 eux étoient les deux Gordien père et fils, chéris du peuple romain.
238 Le jeune Gordien leur fils, quoique dans une extrême jeunesse, montra une sagesse consommée, défendit à peine contre les
242 Perses l'empire affoibli par tant de divisions. Il avoit repris sur
244 eux beaucoup de places importantes. Mais Philippe, Arabe, tua un si bon prince; et, de peur d'être accablé par deux empereurs,
245 que le sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne dans un temps où tout à coup il parut meilleur; et il est vrai qu'il fut favorable aux chrétiens. En
249 haine de cet empereur, Dèce, qui le tua, renouvela la persécution avec plus de violence que jamais [2]. L'Église s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules [3]; et l'empire perdit bientôt Dèce,
251 qui le défendoit vigoureusement. Gallus et Volusien passèrent bien
254 vite : Émilien ne fit que paroître : la souveraine puissance fut donnée à Valérien, et ce vénérable vieillard y monta par toutes les di-
257 gnités. Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui, le pape saint
258 Étienne, et saint Cyprien, évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes, qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous
256 deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien, qui rejetoit le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui ni à l'Église. La tradition du Saint-Siége se soutint par sa propre force contre

[1] *De Præsc. adv. Hær.*, c. XXXVI. — [2] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VI, c. XXXIX. — [3] Greg. Tur., *Hist. Franc.*, lib. I, c. XXVIII.

les spécieux raisonnements et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine.
Une autre dispute fit plus de mal. Sabellius confondit ensemble 257
les trois personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Église; et saint
Denis, évêque d'Alexandrie, découvrit au pape Sixte II les erreurs 259
de cet hérésiarque [1]. Ce saint pape suivit de près au martyre saint Étienne, son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent.
C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des Barbares. Les
Bourguignons et d'autres peuples germains, les Goths, autrefois 258, 259, 260
appelés les Gètes, et d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin et au delà du Danube, entrèrent dans l'Europe : l'Orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité; et après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage, ils l'écor-
chèrent, pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur 261
victoire. Gallien, son fils et son collègue, acheva de tout perdre
par sa mollesse. Trente tyrans partagèrent l'empire. Odonat, roi de 264
Palmyre, ville ancienne, dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces d'Orient des mains des Barbares, et s'y fit reconnoître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées, qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célèbre par toute la terre pour avoir joint la chasteté
avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien 268,
après lui, rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abat- 270
toient les Goths avec les Germains par des victoires signalées, Zénobie conservoit à ses enfants les conquêtes de leur père. Cette princesse penchoit au judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate, évêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisoit qu'un pur

[1] Euseb., *Hist. eccl.* lib. VII, c. VI.

homme[1]. Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine,
273 il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie
274 soutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célèbre. Parmi de perpétuels combats, il sut faire garder aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au dedans et au dehors, sans être à charge à l'empire. Les Francs commençoient alors à se faire craindre[2]. C'étoit une ligue de peuples germains, qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avoit battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colère trop redoutée lui causa la mort. Ceux
275 qui se croyoient en péril le prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien; et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince étoit vénérable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de
276 l'armée, et périt avec lui, dans une sédition, le sixième mois de son règne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frère Florien prétendit l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre. Tout fléchit
277 sous un si grand capitaine : les Germains et les Francs, qui vouloient
278 entrer dans les Gaules, furent repoussés; et en Orient, aussi bien
280 qu'en Occident, tous les Barbares respectèrent les armes romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, et fit espérer à l'empire

[1] Euseb., *Hist., eccl.*, lib. VII, c. XXVII et *seq.*; Athan., *de Synod.*, nos 26, 45, t. I, p. 739, 757, etc.; Theod., *Hær. Fab.*, lib. II, c. VIII; Niceph., lib. VI, c. XXVII. — [2] *Hist. Aug. Aurel.*, c. VII; Flor., c. II; Prob., c. XI, XII; Firm., etc., c. XIII.

de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de 282
cette parole et de la règle sévère que son empereur lui faisoit garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle honora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus, qui n'étoit pas moins zélé que lui pour la discipline. Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les 283
Barbares, à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses avec Numérien, son second fils, et opposa aux ennemis, du côté du Nord, son fils aîné Carinus, qu'il fit césar. C'étoit la seconde dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'Orient trembla devant Carus : la Mésopotamie se soumit; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédoit, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de régner! Loin d'être touché de
ses maux, son beau-père Aper le tua : mais Dioclétien vengea sa 284
mort, et parvint enfin à l'empire, qu'il avait désiré avec tant
d'ardeur. Carinus se réveilla, malgré sa mollesse, et battit Dio- 285
clétien : mais en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens, dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes. Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis, qui s'élevoient de tous côtés au dedans
et au dehors, il nomma Maximien empereur avec lui, et sut 286
néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit
un césar. Constantius Chlorus et Galérius furent élevés à ce haut 291
rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvoit trop libre, et
s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer, à la mode des Orientaux. 297
Cependant les Perses, vaincus par Galérius, abandonnèrent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers. Après de si grands succès, Galérius ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom de césar. Il commence par intimider Maximien. Une longue

maladie avoit fait baisser l'esprit de Dioclétien, et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire[1]. Il fallut que Maximien suivît son exemple. Ainsi l'empire vint entre les mains de
304 Constantius Chlorus et de Galérius; et deux nouveaux césars, Sévère et Maximin, furent créés en leur place par les empereurs qui se déposoient. Les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par là de ruiner le fisc, il montra qu'il avoit des trésors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffroit beaucoup sous tant d'empereurs et tant de césars : les officiers se multiplioient avec les princes; les dépenses et les exactions étoient infinies. Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendit illustre[2] : mais il se trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours, cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposoit à de nouveaux périls. Il lui falloit combattre les bêtes farouches par une espèce de jeu : mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva
306 son père expirant. En ce temps, Maxence, fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome, malgré son beau-père; et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'État. L'image de Constantin, qui venoit de succéder à son père, portée à Rome, selon la coutume, y fut rejetée par les ordres de Maxence. La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le césar
307 Sévère, que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome[3]. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'étoit qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien son collègue du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévère le quittent. Le vieil em-

[1] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VIII, c. XIII; *Orat. Const. ad sanct. cœt.*, 25; Lact., *de Mort. persec.*, c. XVII, XVIII. — [2] Lact., *ibid.*, c. XXIV. — [3] Lact., *ibid.*, c. XXVI, XXVII.

pereur le fait tuer; et en même temps, pour s'appuyer contre Galérius, il donne à Constantin sa fille Fauste. Il falloit aussi de l'appui à Galérius après la mort de Sévère; c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur[1] : mais ce choix piqua Maximin, qui, en qualité de césar, se croyait plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui persuader de se soumettre à Licinius; et il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restoit presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. Le reste de l'Occident obéissoit à Maximien, à son fils Maxence et à son gendre Constantin; mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'empire ses enfants que les étrangers. Il tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit; et Maximien, qui pensoit avoir tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avoit mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume; et Maxence, sous prétexte de venger son père, se déclare contre Constantin, qui 312
marche à Rome avec ses troupes[2]. En même temps, il fait renverser les statues de Maximien : celles de Dioclétien, qui y étoient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris, et il mourut quelque temps après, autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galérius, marqué par les historiens comme l'auteur de la dernière persécution[3], deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire, le contraignit à faire ce sanglant édit qui ordonnoit de per- 302
sécuter les chrétiens plus violemment que jamais. Maximien, qui

[1] Lact., *de Mort. persec.*, c. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII. — [2] Lact., *ibid.*, c. XLII, — [3] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VIII, c. XVI; *de Vit. Const.*, lib. I, c. LVII. — Lact., *de Mort. persec.*, c. IX et *seq.*

les haïssoit, et n'avoit jamais cessé de les tourmenter, animoit les magistrats et les bourreaux : mais sa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximin et de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les livres sacrés avec des soins extraordinaires, pour en abolir la mémoire; et les chrétiens n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenoit plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissoient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir
311 vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence.
312 Maximin continua la persécution : mais Constantin le Grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme.

ONZIÈME ÉPOQUE

CONSTANTIN, OU LA PAIX DE L'ÉGLISE

Ans de J.-C.

Cette célèbre déclaration de Constantin arriva l'an 312 de Notre-Seigneur. Pendant qu'il assiégeoit Maxence dans Rome, une croix lumineuse lui parut en l'air devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettoit la victoire : la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain, il gagna cette célèbre bataille qui défit Rome d'un tyran, et l'Église d'un persécuteur. La 313
croix fut étalée comme la défense du peuple romain et de tout l'empire. Un peu après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui étoit d'accord avec Constantin, et il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Église. Constantin la combla d'honneurs et de biens. La victoire le suivit partout, et les Barbares
313 furent réprimés, tant par lui que par ses enfants. Cependant Licinius se brouille avec lui, et renouvelle la persécution. Battu
324 par mer et par terre, il est contraint de quitter l'empire, et enfin
325 de perdre la vie. En ce temps, Constantin assembla à Nicée, en Bithynie, le premier concile général, où trois cent dix-huit évêques, qui représentoient toute l'Église, condamnèrent le prêtre Arius, ennemi de la divinité du Fils de Dieu, et dressèrent le symbole où la consubstantialité du Père et du Fils est établie. Les prêtres de l'Église romaine, envoyés par le pape saint Sylvestre, précédèrent